



Contemporaneity of Language and Literature in the Robotized Millennium

Vol: 1(2), 2019

REST Publisher

ISBN: 978-81-936097-3-6

Website: <http://restpublisher.com/books/cllrm/>

La manifestation de la subalterne dans *Provincialiser l'Europe*

P.T. Anbu Hannah Dora, Department of French, Holy Cross College (Autonomous), Nagercoil-4.

anbujpj@yahoo.co.in

Les études postcoloniales ont pris une autre dimension avec des études subalternes, qui a conceptualisé la catégorie des « subordonnés » en faveur des sociétés opprimées. Avec ce mouvement intellectuel d'origine indienne, les oubliés de l'Histoire sont devenus l'objet d'étude de l'excellence. Penser à des subordonnés, c'est ériger, au détriment de l'élite, des groupes défavorisés en véritables agents de transformation sociale. C'est penser « d'en bas » à trouver ceux dont la voix a été ignorée ou détournée. D'où toute la signification du terme « subordonné » à une personne ou un groupe de rang inférieur, qu'il s'agit de race, de classe ou de sexe. Il s'agit exactement de sociétés qui ont subi la colonisation occidentale, par laquelle l'Europe est entrée dans leur histoire. Cette approche d'inspiration gramscienne consiste, selon Isabelle Merle, à repenser les méthodes d'écriture de l'histoire dans le contexte d'une situation coloniale.

Ou faire des sociétés colonisées le sujet principal de l'étude, qui force à reléguer les pays colonisateurs en arrière-plan. Ou de les laisser les critiquer, les déplacer de leur centre et montrer les limites de leurs productions intellectuelles. DipeshChakrabarty, membre du Collectif éditorial d'études subalternes, est dans le second cas avec son projet « Provincialiser l'Europe ». Dans son livre devenu un classique portant le titre de son projet, ce natif de Calcutta propose de contextualiser les catégories européennes afin de mieux les utiliser dans les sociétés non européennes. L'auteur insiste sur le fait qu'il ne vise pas un rejet de l'Europe. Il s'oppose également à une certaine « vengeance postcoloniale » (Leela Gandhi, professeure à l'Université Brown). Il est d'abord animé par un « esprit de gratitude anticoloniale ». La provincialisation de l'Europe est, pour lui, une manière d'exposer les limites de la pensée européenne tout en montrant son indispensable à penser les sociétés postcoloniales.

Mots-clés : subalterne, provincialiser l'Europe, DipeshChakrabarty

Le projet de Provincialisation de l'Europe, qui a commencé lorsque DipeshChakrabarty enseignait en Australie, cherche à répondre à la question de la limite géographique d'une pensée. Disons mieux, la relation entre une pensée et son lieu de production. Dans son livre, il souligne que toute pensée est le fruit d'un contexte qui le détermine. Ce qu'il traduit en ces termes : « La proposition que la pensée est liée à des lieux occupe une place centrale dans mon plan de provincialisation de l'Europe » (Provincialisation de l'Europe 26). On peut dire que c'est le principal axiome de son travail où, pour ce faire, il réunit les traditions analytiques et herméneutiques.

Jusqu'où une pensée peut-elle sortir de son espace de production ? Que reste-t-il après qu'il a été déplacé ? Pour en discuter, l'auteur prend le cas de l'Inde, une ancienne colonie britannique. Il a été surpris de voir comment les Indiens utilisaient les catégories européennes pour expliquer leurs réalités. Aucune question n'a été posée sur les racines historiques de ce dernier. Cette anxiété va vivre longtemps Chakrabarty pour nourrir son projet de Provincialisation de l'Europe.

Ce qui nous intéresse dans ce document, ce n'est pas le projet lui-même, mais ses motivations. En d'autres termes, les raisons qui ont poussé l'auteur à le forger. C'est lié, dit-il, à la façon dont il a été délogé de sa vie indienne quotidienne. Cela s'est fait en deux étapes : métaphoriquement et physiquement. Ces deux mouvements créeront un malaise théorique qui sera plus tard sa grande curiosité intellectuelle. Chakrabarty découvrira une certaine insuffisance de la pensée marxiste avec le monde indien contemporain. Sans la rejeter dans sa teinture européenne, elle propose avec l'idée de provincialiser l'Europe d'un renouvellement de cette approche afin qu'elle reflète la réalité indienne dans sa nature non occidentale.

Dans ce livre, il pose un grave problème d'actualité, celui de la relation entre le marxisme et les pays non occidentaux. Les questions sont les suivantes : comment utiliser la pensée marxiste dans les pays autrefois colonisés tout en reconnaissant sa centralité européenne ? Que peut-il faire dans un pays comme Haïti qui a été colonisé par l'Europe ? Suffit-il de le rejeter en raison de son origine européenne ? Comment le traduire pour les mondes vécus postcoloniaux ? Pour tout cela, l'auteur propose des éléments de réponse qui peuvent servir en Haïti, en dépit du référent indien.

Dépossession

La dislocation métaphorique de DipeshChakrabarty concerne le brusque changement des questions de recherche liées à sa vie quotidienne dans la classe moyenne. Il a été influencé dans le cadre de sa formation en histoire par les idées de Karl Marx. Après ses différentes réunions des cercles marxistes de la ville de Bengalie, il deviendra dans le plein sens du terme. Il posera les grandes questions marxistes sur le terrain indien. Il s'inquiète désormais du rôle historique que le prolétariat pourrait jouer dans un pays comme l'Inde, encore majoritairement rural. Il a dévié des problèmes de sa classe. Cependant, intellectuellement, il restera proche de lui.

Un grand malaise théorique s'installe chez l'auteur. D'une part, il note l'importance incontestée du marxisme au niveau international et, d'autre part, son origine européenne. Ainsi, il estime que les idées de Karl Marx n'étaient pas suffisamment

adaptées aux réalités de la classe ouvrière en Inde. D'où sa thèse de double distancié pour évoquer cet écart entre cette pensée et les réalités non occidentales, comme l'Inde. La dislocation physique de l'auteur en Australie pour des raisons académiques a renforcé ce malaise théorique. C'est à ce moment qu'il constate que les concepts ne voyagent pas plus loin que leur lieu de création. Il en a fait l'expérience avec certains concepts de modernité européenne (État et bureaucratie, par exemple) qui sont devenus de moins en moins importants en Australie, malgré le fait qu'ils étaient probablement applicables en Inde. Chakrabarty soutient que les catégories de la modernité européenne peuvent changer de sens d'une société à l'autre. Pour les appliquer ailleurs, vous devez les « traduire ». Ce qu'il va essayer avec le marxisme. L'auteur admet que c'est avec le marxisme qu'il commence à remettre en question certains mots familiers. Il a utilisé, comme tout le monde, des mots européens sans prendre la peine d'analyser d'où ils venaient. Le marxisme le permettra. « Les mots qui me étaient familiers parce que je les ai utilisés sur une base quotidienne, tout à coup il les poussait ailes analytiques, » (Chakrabarty, 78) dit l'auteur. C'est pourquoi il a été impitoyable envers les marxistes de son temps qui n'avaient pas fait cette observation, malgré leurs nombreuses études. Ils ont utilisé les catégories marxistes sans même analyser leurs racines, nous dit-il. Il continue en leur reprochant de ne même pas les « traduire ». Selon lui, il est nécessaire de s'interroger sur la centralité de ces pensées occidentales afin de bien les appliquer dans des mondes qui leur sont différents. C'est aussi, poursuit-il, de montrer leurs limites alors qu'elles sont ancrées dans des réalités spécifiques. Il écrit : « À nos yeux, cependant, les penseurs européens du passé, les catégories qu'ils ont créées, ne sont pas morts ; c'est ainsi que nous verrons des chercheurs s'engager dans un conflit passionné avec Marx ou Weber sans même éprouver la nécessité de les historiciser ou de les placer dans le contexte européen qui leur appartient. » (94). Cette critique de Chakrabarty envers les marxistes de son temps exprime l'essentiel du problème, celui concernant l'utilisation du marxisme dans les sociétés non européennes. Ils ne répètent Karl Marx que sans aucune pensée critique. Ils négligent le lieu de production de la pensée qui invalide toutes les revendications universalistes. En analysant les grandes catégories marxistes en fonction de la situation coloniale indienne, l'auteur nous dit que le marxisme n'est pas universel mais utile à l'échelle mondiale. Ainsi, son utilisation doit être travaillée dans des contextes postcoloniaux.

Il faut dire que Chakrabarty n'a jamais remis en question la véracité du marxisme. Il pense que si elle n'est pas universelle, le marxisme reste vrai : « Le marxisme était tout simplement vrai », dit-il. C'est cette science qui doit être exploitée pour transformer d'autres réalités. Tout son dilemme est qu'il reconnaît la force de la construction de Karl Marx. Il écrit : « Marx avait raison (même s'il devait être mis à jour), et les antimarxistes avaient absolument tort, alors qu'ils n'étaient pas simplement considérés comme immoraux : tels étaient les antinomies politiques radicales qui constitueraient notre cadre de pensée » (98). Le marxisme lui-même n'est pas un problème, c'est la façon de l'utiliser qui se pose. Pour Chakrabarty, il reste un outil indispensable pour ceux qui veulent penser aux sociétés postcoloniales. Nous ne devons jamais penser à eux sans marxisme, dit-il : « La pensée européenne (y compris le marxisme) a une relation contradictoire avec cet exemple de modernité politique, parce qu'il est à la fois indispensable et inadéquat pour comprendre les différentes pratiques de la vie qui constituent en Inde la politique et l'histoire » (112). Néanmoins, il y a dans l'auteur une remise en question de la revendication universelle du marxisme. C'est pourquoi il propose de le renouveler pour combler ses vides.

Le plan de provincialisation de l'Europe s'inscrit dans ce processus de « traduction » des pensées occidentales. L'idée serait d'étendre la pensée européenne à d'autres parties du monde avec des changements théoriques considérables. C'est pour lutter contre le postulat qui fait de l'Europe le centre du monde. Il faut le décentrer en reconnaissant les limites géographiques de ses œuvres. C'est un double jeu : pour les sociétés non occidentales, la pensée européenne est indispensable et inadéquate. Ce projet consiste à l'ajuster alors que son importance croissante se fait sentir. Dipesh Chakrabarty le dit directement : « La pensée européenne est aussi indispensable qu'insuffisante pour penser à l'expérience de la modernité politique dans les nations non occidentales, et la provincialisation de l'Europe devient une tâche d'examiner comment il est possible de renouveler cette pensée ... qui constitue aujourd'hui notre patrimoine pour tous, et qui nous touche tous - à partir des marges et pour eux » (141).

Ce dernier fragment expose toute son ambition pour les pays non occidentaux. Il propose l'Europe comme héritage à préserver et à utiliser selon nos besoins et à notre manière. Par cela, il s'oppose à l'ethnocentrisme de faire de ce continent le centre du monde. Le marxisme en tant que pensée européenne est au centre de l'Europe dans ce cas parce que Marx reste, avec Heidegger, l'une des figures de poétiste de ce projet. Chakrabarty exige un renouveau du marxisme afin qu'il représente les pays d'Asie, d'Afrique et du Tiers-Monde parce que le marxisme reste très présent au niveau des pays du Tiers-Monde. Reste à connaître l'utilisation qui est faite dans son propre lieu de production. Il doit subir des adaptations profondes et permanentes afin qu'il soit utile à d'autres sociétés.

À première vue, il faut dire que le marxisme a bien été adopté par les intellectuels haïtiens du XXe siècle. A commencer par Jacques Roumain qui revendique le communisme, se terminant par Jacques Stephen Alexis, reste fidèle à Karl Marx. Ces deux grandes figures n'ont jamais remis en question sa pertinence. C'est, à leurs yeux, le meilleur outil théorique et idéologique pour comprendre et transformer la société haïtienne. Tous les auteurs de l'époque ont exprimé, malgré de lourdes persécutions nationales, son importance dans le contexte postcolonial haïtien. Certains ont même parlé d'un « marxisme haïtien ». Jacques Stephen Alexis, assassiné par François Duvalier pour ses idées marxistes, a écrit : « Vous dites que le marxisme est dépassé. Pourquoi est-ce que c'est ça ? Quel est ce corps de nouvelle doctrine qui est en mesure de supplanter le marxisme et de remplir la fonction qu'il a jouée et joue dans la libération humaine ? Avez-vous déjà connu depuis l'existence historique de l'humanité une conception du monde qui a tant aidé les hommes à se libérer efficacement ? ». (Isabelle Merle 45)

Ils n'ont pas mécaniquement appliqué le marxisme à la réalité haïtienne, ils l'ont aussi déplacé à elle. Disons, qu'ils l'ont renouvelé pour donner naissance à une lecture adéquate dans le cas d'Haïti. Jacques Roumain a été l'un des premiers à l'avoir traduit en Haïti. C'est d'ailleurs lui qui a officiellement introduit le marxisme dans le pays. Il a produit des œuvres centrées

sur la pensée de Karl Marx. En politique, il fonde le premier Parti communiste haïtien. À la manière de Marx, il a écrit un Manifeste pour ce parti : Analyse schématique 1932-1934. Dans ce texte, la lutte des classes, au détriment des concepts de race et de nation, est la principale catégorie d'intelligibilité de la société haïtienne sous occupation américaine. Il contient les principaux thèmes du marxisme modifié pour lire la réalité haïtienne de nature non européenne. Il y a un processus de régénération du marxisme par le roumain qui peut être trouvé dans toutes ses œuvres. Michel Serres, un philosophe et auteur Français, l'a placé dans le chef-d'œuvre, *Masters of the Dew*, qui, dit-il, reste la meilleure tentative de traduire le marxisme en un écrivain haïtien.

Mais Michel Serres l'analyse comme un échec idéologique. Selon le philosophe, Jacques Roumain ne peut pas garder certains des grands piliers du marxisme. Tout en soulignant l'originalité de ce roman, il croit qu'il y a des contre-sens idéologiques à travers cette œuvre exceptionnelle. La passivité du vaudou a été soulignée dans le roman, mais pas sa disparition, nous dit-il. Alors que le marxisme présente la religion comme «opium du peuple». Selon Michel Serres, un vrai marxiste devrait mener ce combat. Il critique également l'idée de retour, qui est contradictoire avec l'idée marxiste du progrès. Il affirme que l'unité prônée n'est qu'une réunion, une réconciliation. Ces trois éléments de différence avec le marxisme présupposent, selon lui, une infidélité aux idées fondamentales de Karl Marx.

Au contraire, malgré leur déviance idéologique, ils sont pour moi un succès méthodologique. Ils expriment la volonté de Jacques Roumain de faire un usage intelligent des pensées occidentales. Il n'a pas seulement répété le marxisme, il l'a traduit en fonction de la situation haïtienne. Il a confronté les catégories du marxisme à la société postcoloniale, et mérite des changements théoriques considérables. C'est ainsi que le Roumain Jacques a esquissé une façon de l'utiliser pour transformer les sociétés du Tiers-Monde. À la question de l'utilisation du marxisme dans les sociétés autrefois colonisées, nous avons ici des éléments de réponse qui peuvent servir la nouvelle génération haïtienne dans la perte de référence idéologique.

Conclusion

Il faut répéter que cette enquête sur Dipesh Chakrabarty est largement traversée par Karl Marx. Et il est clairement dit par l'auteur que «un livre comme celui-ci ne peut pas se permettre d'ignorer Marx». Ses idées ne sont pas seulement rappelées dans le livre, mais aussi discutées afin d'explorer leurs limites par rapport à d'autres mondes. Ainsi, ce livre questionne les catégories de la pensée marxiste en ce qui concerne les sociétés postcoloniales. Le projet de provincialisation de l'Europe équilibre l'indispensable du marxisme comme la pensée européenne et son inadaptation qui ne nécessite pas de rejet mais plutôt de renouveau. Ce dernier est recommandé, compte tenu des différences historiques entre les pays européens et ceux du Tiers-Monde. Parce que "nos différences historiques font une réelle différence, (350)" dit Chakrabarty pour montrer ce besoin d'ajustement de la pensée européenne en général, et du marxisme en particulier.

La question de l'utilisation du marxisme dans les sociétés non européennes reste ouverte. Cela dépend de la société en question. Dans le Tiers-Monde par exemple, les mondes vécus sont différents d'un pays à l'autre. Il n'existe pas de mécanisme unique pour une lecture marxiste de cet univers non occidental. Le point commun est que nous devons renouveler cette pensée de façon permanente si nous voulons qu'elle rende compte de ces situations postcoloniales. Cela doit passer, comme nous le dit Chakrabarty, par une relation contradictoire avec l'Europe qui est son lieu de production.

Références :

- Chakrabarty D. (2009), *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, éditions Amsterdam.
- Serres, Michel. *Science, Traduction, and la logique de la parasite*, « *Théorie, Cultures, Société* 19, no 3 2002.
- Merle, Isabelle. *Etudes Subalternes*, *Génèses* 3/2004 (no 56), p. 131-147.
- Appadurai A. (2005), *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la modernité*, Payot.